

COMPTES RENDUS

Françoise BONALI FIQUET, *Marguerite Yourcenar-Sorrento e “Il colpo di grazia”*, coll. Istituto di cultura « Torquato Tasso », La Nuova Rapida, Cremona, 2020, 95 p., ill. [20 €, franco de port, auprès de franfiquet@gmail.com]

Françoise Bonali Fiquet, dans cet ouvrage à la présentation raffinée, offrant une très riche illustration, présente une étude très fouillée sur les deux séjours que Marguerite Yourcenar a effectués à Sorrente, d’abord en 1938, puis en 1958. Les lecteurs du *Bulletin de la SIEY* n° 39 (déc. 2018), ont eu un premier aperçu de ce travail, dont Françoise Bonali Fiquet leur a donné la primeur, avec son article « Sur deux séjours de Marguerite Yourcenar à Sorrente (1938 et 1958) », p. 17-44, qui est repris ici avec des précisions supplémentaires. Mais le livre va bien au-delà de l’article.

Ainsi, après une préface de Carminella Biondi, qui rappelle les recherches précédentes de l’auteur sur la rencontre de Marguerite Yourcenar avec l’Italie, qu’il s’agisse de l’Italie contemporaine, de l’Italie antique ou de celle du Rinascimento, ainsi que ses immenses et très précieux travaux bibliographiques, une introduction évoque les précédents séjours de Marguerite Yourcenar en Italie, en particulier les visites à la Villa Hadriana et aux sites archéologiques de Campanie qui seront déterminantes pour le projet de *Mémoires d’Hadrien*.

Ensuite la première partie du livre est consacrée aux séjours de l’écrivain en 1938 et 1958 à Sorrente. On suit Marguerite Yourcenar d’abord de Naples à Capri, où elle séjourne non loin de la villa de Tibère, à *La Casarella*, où elle commence à composer le *Coup de grâce*, puis à Sorrente au luxueux Hôtel Imperial Tramontano, et enfin au Syrene, où elle en achève la rédaction. Pour son second voyage, Marguerite Yourcenar est accompagnée de Grace Frick, avec laquelle, rayonnant depuis le Syrene, elle fait des promenades

pour profiter des paysages magnifiques, visite des sites archéologiques, dont Pompéi, va à Naples, rencontre des amis, tout en continuant son travail d'écrivain. La seconde partie porte sur *Le Coup de grâce*, qui a été rédigé dans ces lieux en 1938 ; d'abord est exposé dans quelles circonstances et avec quelle détermination Maria Luisa Spaziani, ayant rencontré Marguerite Yourcenar et Grace Frick à Paris en 1953 par l'entremise du jeune Égyptien Aziz Izzet, a entrepris de traduire *Le Coup de grâce* en italien et trouvé un éditeur, Giorgio Bassani, qui dirigeait la collection « *Classici moderni* » chez Feltrinelli et publia l'ouvrage en 1962 ; Maria Luisa Spaziani, sans doute influencée par un article de Giacomo Antonini sur les romans brefs de Marguerite Yourcenar, avait aussi traduit *Alexis ou le Traité du vain combat* et les deux récits furent réunis dans le même volume. Cette édition fit date puisqu'elle contient les préfaces définitives de Marguerite Yourcenar aux deux œuvres, qui ne seront intégrées que plus tard dans les éditions françaises, en 1965 pour *Alexis* et en 1966 pour *Le Coup de grâce* (qui n'avait pas jusque-là de préface). Ensuite est repris, en traduction italienne, puis dans sa version originale en français, l'article que Vicente Torres consacre au *Coup de grâce* dans le *Dictionnaire Yourcenar* coordonné par Bruno Blanckeman, Paris, Honoré Champion, 2017, où est soulignée « une véritable esthétique de la cruauté », qui contraste – selon les mots mêmes de Marguerite Yourcenar – avec « ce Sorrente un peu mol et doré », où fut rédigé le livre. En appendice un poème d'hommage à Marguerite Yourcenar rédigé par Nicoletta di Gironimo en italien et donné aussi dans la traduction française de Françoise Bonali Fiquet, poème que les membres de la SIEY ont pu découvrir dans le *Bulletin de la SIEY* n° 32, déc. 2011, p. 19-20. Un index complète l'ouvrage.

L'une des originalités de ce livre vient de ce que les études déjà parues en français y sont reprises avec une traduction en italien, ce qui permet de toucher un double public et de souligner l'étroitesse des liens entre Marguerite Yourcenar et l'Italie. Un intérêt plus grand encore est la minutie de la recherche biographique menée par l'auteur-enquêteur, qui permet de retrouver le paquebot sur lesquels Marguerite Yourcenar a voyagé, les hôtels où elle a successivement résidé, les gens qu'elle a rencontrés. Françoise Bonali Fiquet suit

pas à pas la voyageuse en recourant, entre autres, aux cartes postales ou aux passeports conservés à Petite Plaisance ou à la Houghton Library, qu'elle a pu consulter grâce à l'aimable coopération de Joan Howard ; elle nous apprend ainsi quels lieux l'écrivain a visités, quelles personnes elle a retrouvées, comme le peintre Han Harloff, qui a réalisé d'elle un portrait, choisi pour illustrer la couverture du livre, ou le compositeur Wells Hively, qui avait le projet de tirer un ballet de *Mémoires d'Hadrien* et dont nous avons publié les troisième et quatrième versions du livret dans les *Bulletins de la SIEY* n° 28 et 29 (déc. 2007, déc. 2008). La précision biographique n'est pas là pour le simple plaisir de l'anecdote, mais elle s'articule sur la création littéraire et permet de comprendre le décor et l'atmosphère de l'écriture, Marguerite Yourcenar travaillant à la rédaction du *Coup de grâce* lors du séjour de 1938, et, principalement, en 1958, à la relecture des épreuves de son livre sur Constantin Cavafy et à la collecte d'illustrations en vue d'une nouvelle édition de *Mémoires d'Hadrien*. Pour tout dire, il s'agit là d'un ouvrage qui allie à merveille érudition, élégance et sens littéraire. Ajoutons aussi la délicatesse du cœur de son auteur puisque le produit des ventes ira à une association italienne de lutte contre la mucoviscidose, la LIFC Romagna Onlus.

Rémy POIGNAULT

Vincent CORDONNIER, *La sagesse d'Hadrien selon Yourcenar*, Paris, Éditions du Retour, 2019, 227 p. : 14€

L'œuvre de Marguerite Yourcenar n'est pas – on le sait – une œuvre frivole et elle n'a pas pour but le divertissement, fût-il littéraire : elle relève d'une exigence d'approfondissement intérieur et mène à une philosophie de l'existence. C'est ainsi que Vincent Cordonnier, professeur de philosophie dans les classes préparatoires, examine en philosophe *Mémoires d'Hadrien*, ou plutôt, presque essentiellement, le premier groupement de chapitres de l'œuvre, « *Animula vagula blandula* ».

L'auteur laisse délibérément de côté tout ce que la critique a pu écrire sur l'ouvrage, comme le manifeste l'absence de toute

bibliographie, se contentant d'un jugement global sans nuances sur « les spécialistes de l'Antiquité [, qui] ont pu reprocher un épais vernis gréco-romain associé à des idées personnelles, sans y voir plus généreusement une façon de redonner une vie actuelle à l'atmosphère trop souvent sacralisée de cette période de l'histoire » (p. 12). C'est, donc, grâce aux ressources de son logos, fort de sa très bonne connaissance de l'ensemble de la production de Marguerite Yourcenar¹, avec des références aux entretiens, à la correspondance et à certains essais, et en s'appuyant sur sa propre culture philosophique par des rapprochements avec Platon, les stoïciens, Épicure, Montaigne, Nietzsche, Schopenhauer, Heidegger..., qu'il se livre à un « commentaire suivi » de l'ouverture de *Mémoires d'Hadrien* avec « le projet philosophique d'en extraire une sagesse autonome » (p. 220), le reste du récit de l'empereur « montr[ant] le terrain et les conditions de l'engendrement ainsi que la mise à l'épreuve » de cette philosophie, qui s'élabore à l'écart de tout dogmatisme (p.14-15). Le résultat est un essai qui tombe juste.

L'auteur insiste avec raison sur le rôle du corps comme « lieu d'expérimentation du monde » pour Hadrien (p. 17). Il montre que Marguerite Yourcenar, en laissant la parole à Hadrien, par une écriture de soi décalée, essaie d'accéder à « l'universalité de l'aventure humaine par un point de vue singulier » (p. 26). Grâce à l'écriture de soi, Hadrien fait de la vie l'occasion fondamentale de la philosophie » (p. 52) ; pour lui, les principes ne sont pas premiers, mais ils doivent naître des situations de l'existence. Vincent Cordonnier étudie de manière très éclairante, en élargissant à l'ensemble du livre, le thème de la mort : au mysticisme du brahmane, au mépris du moi corporel par le moi spirituel du stoïcien, Hadrien oppose longtemps une attitude épicurienne devant la mort (p. 74). C'est la mort d'Antinoüs qui mettra fin à son bonheur épicurien et le conduira à essayer de regarder la mort en face. Sa

¹ On rétablira toutefois, p. 103, la chronologie des œuvres de Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien* (1951) n'étant pas antérieur aux *Nouvelles orientales* : la 1^e éd. du recueil est parue en 1938 (avec pour « Le dernier amour du prince Genghi » une prépublication dans *Le Revue de Paris* de juil.-août 1937) et on y trouve déjà la citation du prince Genghi que Vincent Cordonnier compare, finement, d'ailleurs, au cas d'Hadrien.

propre aspiration au suicide n'est d'inspiration ni stoïcienne, ni épicurienne, mais passion aveugle. Il essaie de trouver une échappatoire dans son devoir civique d'empereur, mais c'est le respect déontologique du jeune médecin Iollas qui lui montre la voie de l'acceptation : c'est alors que « [l]'épicurisme comme le stoïcisme s'effacent [...] devant un certain aspect de la dimension mystique » (p. 92). L'expérience de la mort est conçue désormais par Hadrien comme une « ouverture à l'altérité mystique », mais avec un « souci de lucidité maximale franchement grec et philosophique, loin de tout abandon oriental » (p. 99). Et « l'écriture de soi » n'est pas pour lui, à la différence de Montaigne, tentative de « dédramatisation de la mort », « car il s'est affranchi de la crainte comme de l'espérance » (p. 109).

La seconde partie de l'étude s'attache à « la logique de l'expérience du corps », car c'est sur le sensible que se fonde la philosophie d'Hadrien. L'expérience apparaît comme « la synthèse entre une ouverture à l'altérité, un plaisir d'exister approfondi et un effort de maîtrise de soi » (p. 161). La chasse, l'équitation, la natation sont envisagées comme moyens d'ouverture à l'altérité aboutissant à une « mystique de la proximité » (p. 136) et à une « fierté inverse mais complémentaire de l'orgueil stoïcien qui veut que le *Logos* irrigue toujours plus loin la matière : la fierté de se laisser imprégner et investir en retour par toute l'épaisseur bariolée et consistante du monde qui remonte jusqu'à nous » (p. 138). La nourriture et la boisson constituent une expérience de l'assimilation d'un autre qui est en même temps « comme nous », participent du sacré et ont une dimension mystique. Hadrien critique ainsi l'ascétisme stoïcien, sauf pour un usage ponctuel qui nous apprend à connaître nos limites, car le sage doit maîtriser sa propre maîtrise de soi. L'amour et l'érotisme constituent une étape supérieure vers l'autre, « comme si, pour la première fois la rencontre accomplie de l'altérité exigeait la dissolution du sujet maître qui doit vivre cette rencontre » (p. 161). Les écoles philosophiques grecques, à l'exception du Socrate du *Banquet*, rejettent l'amour, qu'elles considèrent comme obstacle à la maîtrise de soi, la passion entraînant la défaillance de la raison. En fait, dans l'amour, « le Soi [...] est totalement traversé par l'autre, partagé avec l'autre, comme

le co-sujet d'une seule liberté » (p. 170) ; c'est « une tentative de maîtrise de soi non solitaire, risquée, mais plus humaine » (p. 202). Hadrien peut envisager « un système de connaissance humaine basé sur l'érotique, une théorie du contact » (*MH*, p. 296), qui soit « extension de notre intelligence et non [...] trouble intellectuel » (p. 195), et où mysticisme, stoïcisme et épicurisme se trouvent associés.

Hadrien avec Antinoüs a enrichi sa maîtrise de soi « au travers d'un passage *rapide* par un tel risque d'effacement » du moi (p. 172) ; il a connu « une profondeur affective unique et extrême », qu'il a ensuite voulu relativiser pour ne pas créer « un irrémédiable déséquilibre dans son existence impériale » (p. 173) et pour ne pas « perdre le contrôle de sa vie » (p. 201) ; mais ainsi il a échoué ; ajoutons que la réaction de l'aimé bafoué ouvre une faille qui bouleverse la vie d'Hadrien et nécessite, de sa part, tout un travail de reconstruction.

Dans l'expérience du sommeil, qui est analysée à la fin, Hadrien, à la différence de sa conduite par rapport à l'amour, n'hésite pas à se livrer tout entier à l'abandon, tirant un plaisir « de l'effort même de renonciation à soi » (p. 208), car le sommeil réparateur permet par la suite une meilleure maîtrise de soi.

L'auteur conclut cette étude fine et rigoureuse en soulignant que Marguerite Yourcenar a choisi de recourir à « la particularité même d'une destinée unique et d'un corps commun » pour exprimer un « sens presque universel » (p. 219), et qu'elle montre, dans une synthèse qui n'est pas éclectisme, que l'on peut « réconcilier l'aventure de l'esprit et l'affirmation du corps » (p. 223) et que « la sagesse du corps représenterait plutôt la matrice originare de toute lucidité et de toute exigence » (p. 225). On ajoutera toutefois une nuance en soulignant que cette lucidité s'est construite à partir de l'aveuglement d'Hadrien devant Antinoüs, qui est resté pour lui une énigme.

Rémy POIGNAULT